Je suis un phénomène

de Peter Brook et Marie-Hélène Estienne

d'après « Une prodigieuse mémoire » de Alexandre R. Luria

Mise en scène Peter Brook

Du 2 au 7 mars 1999 à Grammont

mardi 2, vendredi 5 et samedi 6 à **20h45**
mercredi 3 et jeudi 4 à **19h00**
Dimanche 7 à **17h00**

Durée : 1h40

Location-réservations
04 67 60 05 45
Opéra-Comédie

Tarifs
Général : 100 F - Réduit : 80 F - Moins de 26 ans : 70 F - Collégiens, lycéens : 60 F

Je suis un phénomène

de **Peter Brook** et **Marie-Hélène Estienne**

d'après « **Une prodigieuse mémoire** » de **Alexandre R. Luria**

Mise en scène **Peter Brook**

Lumières :
Philippe Vialatte
Images :
Mikael Lubtchansky
Direction technique :
Jean-Guy Lecat
Assistant son-lumière :
Richard Fischler
Assistant vidéo :
Cyril Mulon
Habilleuse :
Nadine Rossi

avec

Maurice Bénichou :
Solomon Shereshevsky

Geneviève Mnich :
Lily / Madame Knebel /
Ursula Jackson

Bruce Myers :
Alexander Luria

Sotigui Kouyaté
Dr Brodsky / Jan Kelle /
Henry Lucca

Lou Bihler :
un technicien / un étudiant /
Micha

Natacha Maratrat :
une secrétaire / une étudiante /
Lisa Stein

Spectacle créé
le 24 mars 1998
au Théâtre des Bouffes du Nord
à Paris

Production :
• Centre international de création théâtrale (CICT)
• Kunstfest Weimar
• Théâtre National de Strasbourg
• Théâtre de Vidy à Lausanne
• Théâtre de la Place à Liège
• Le Compostela Millenium Festival

C'est grâce à la préparation d'une version du *Golem* qui ne vit jamais le jour que nous étions à New York, Marie-Hélène Estienne et moi-même, étudiant la tradition juive. Un jour un de mes amis m'a dit : "Mais il y a quelqu'un que vous devez absolument rencontrer, un grand photographe, Roman Vishniac vit juste en dessous de chez moi..." Nous avons pris l'ascenseur, et un homme âgé, splendide, nous a ouvert la porte de son petit appartement, encombré de caisses de livres, de photos, d'objets de toutes sortes. Sa femme nous a apporté du café et la ville de New York a soudainement disparu tandis que Roman Vishniac nous entraînait dans les méandres de son passé. Il avait chez lui toutes les photos qu'il avait prises dans le ghetto de Varsovie, avant d'émigrer aux Etats-Unis en 1936. C'était le monde de sa mémoire, de la vie dans le ghetto, avec ses petites rues, ses enfants aux yeux grands ouverts, ses étudiants trop sérieux dans de grands costumes noirs, de rabbins barbus avec des lunettes...

Des années passèrent, il y eut la production de *L'homme qui*, grâce à Oliver Sacks nous avions lu le livre du neurologue Alexander Luria *Une prodigieuse mémoire*, nous avions tenté de l'inclure dans la pièce, mais le sujet était trop long, trop détaillé... Je décidais alors d'en faire un film. Le livre racontait l'histoire d'un homme que Luria nommait "Veniamin", qu'il avait rencontré dans les années trente et suivi jusqu'à sa mort en 1967... Nous étions en train de commencer notre travail d'adaptation... Le souvenir de Roman Vishniac, avec sa femme, dans son petit appartement de la 81e Rue, nous hantait. Et si Luria venait à New York de nos jours (il y était venu, mais plus tôt, dans les années soixante-dix, Luria est mort en 1977) et rencontrait son ami Solomon Veniaminovitch Shereshevsky qui, lui, aurait émigré des années plus tôt et vivrait dans une petite ville des Etats-Unis... En suivant leur rencontre nous pourrions redécouvrir les questions ouvertes par Luria, faire revivre le passé dans la mémoire des deux hommes et les confronter au monde neurologique d'aujourd'hui, à "la pointe de la pointe"...

Nous avions comme base des faits réels, nous voulions les adapter à notre époque, mais nous devions partir de la réalité. Qui était

Luria ? Nous partîmes à Moscou... Nous sommes allés dans son bureau, dans son institut, dans l'hôpital où il travaillait. Puis nous avons rencontré son gendre, qui nous a invités dans son appartement, nous nous sommes assis dans les fauteuils de son beau-père, devant son bureau, nous avons regardé ensemble l'album de famille, admiré les centaines de photos prises par Luria, découvert les visages de ses parents, de sa femme, de sa fille... mais aucune photo de Solomon Veniaminovitch... Seul restait dans une grande commode bourrée de documents, un cahier entouré d'un ruban : c'était le journal de Shereshevsky. Il l'avait écrit à l'hôpital, peu de temps avant de mourir.

Qui était Solomon ? Il n'y avait plus aucune trace de lui. Il était originaire des pays Baltes, sa femme était morte et son fils n'habitait pas Moscou. On nous raconta qu'il vivait peut-être à Saint-Pétersbourg, et que le KGB pourrait nous aider à le retrouver... Je leur écrivis une lettre, mais elle me revint avec la mention : "destinataire inconnu" !

Solomon était vraiment le siège d'un phénomène ; non seulement il avait une mémoire sans limites mais il avait aussi une condition très spéciale, la synesthésie, ses sens n'étaient jamais autonomes, ils se répondaient les uns les autres sans cesse. A l'époque où Luria découvrit Shereshevsky cette condition était pratiquement inconnue, et chez lui elle avait une incroyable violence. Depuis, les scientifiques se sont intéressés à la synesthésie, et on a découvert que beaucoup de gens vivent avec sans le savoir.

Nous avons rencontré un chauffeur de taxi qui vivait à Liverpool, il connaissait de mémoire tout le bottin de la ville, une femme peintre qui vivait au pays de Galles, un agent de change qui travaillait à la bourse de Londres, un Indien qui vivait à Miami, et qui vint nous voir à Atlanta, à l'université... Tout cela avec l'aide de nombreux psychologues, neurologues, scientifiques qui devinrent nos amis. Oliver Sacks était toujours très proche du projet et grâce à sa vigilance nous avons rencontré Antonio et Hanna Damasio, nous sommes allés les voir en Iowa, où, dans leur département de neurologie, ils combinent les technologies les plus modernes avec l'attention la plus humaine, s'interrogeant sans cesse à propos du sens et de la valeur de leurs recherches, continuant ainsi le travail jadis ouvert par Luria.

Cette longue exploration devint un scénario, mais comme cela arrive très souvent quand on s'attaque à un sujet très spécial, le financement ne suit pas. Le film fut donc mis en attente, on le ferait dans un an, dans deux ans... mais le projet restait dans notre cœur. Un jour, alors que nous répétions une reprise de *L'homme qui*, aux Bouffes du Nord, nous avons fait une lecture du scénario, qui s'intitulait *Je suis un phénomène*. Comme nous écoutions, il nous devint clair que ce sujet pouvait trouver sa forme au théâtre. Il ne nous restait plus qu'à reprendre le scénario, et retravailler. Un film était devenu une pièce...

Je suis convaincu depuis des années que le sujet qui fascine le plus les gens, qui concerne ce qui est commun à tous les êtres humains, c'est le cerveau.

Il y a quelques années avec notre groupe d'acteurs des Bouffes du Nord, j'ai entrepris un travail d'adaptation pour le théâtre du livre célèbre d'Oliver Sacks *l'Homme qui prenait sa femme pour un chapeau*. Nous sommes allés à l'hôpital - et en particulier à l'hôpital de la Salpetrière à Paris, berceau de la neurologie - et là, jour après jour, observant patients et médecins, nous avons été tour à tour, bouleversés, émus, étonnés, terrifiés et finalement fascinés par ce que nous avions devant les yeux : un monde quasi inconnu, le domaine des conditions neurologiques. De ce travail une pièce a émergé, *l'Homme qui*, elle prouva à quel point son thème était universel. Elle a été jouée à Paris puis en Europe, et enfin dans une version anglaise en Angleterre, puis à New York. Et de toute cette recherche un livre se détachait, unique, très particulier, *Une prodigieuse mémoire* écrit par un pionnier de la neurologie Russe, Alexandre Romanovitch Luria. Ce livre décrit en détail le monde intérieur de Solomon Veniaminovitch Shereshevsky, qui devint après sa rencontre avec Luria le plus célèbre des mnémonistes russes. Un monde peuplé de sons étranges, de couleurs vivaces, d'images incrustées, vivantes, de formes, une mémoire si grande qu'elle ne lui permettait pas d'oublier.

Avec Marie-Hélène Estienne nous avons alors entrepris une longue série d'explorations qui nous ont menés de Moscou à Londres puis à New York, à la recherche de la vie de Solomon, de sa rencontre avec Luria, de l'amitié qui en naquit, et finalement à l'écriture d'un scénario qui les rendrait toujours vivants de nos jours, alors qu'ils disparurent tous les deux, l'un en 1967, l'autre en 1977...

Ce récit simple d'une amitié entre deux hommes nous ramène à ce sujet universel : le secret du cerveau.

Peter Brook

J'ai passé l'été dernier loin de la ville. Par les fenêtres ouvertes me parvenaient le bruissement des arbres et l'odeur de l'herbe. De vieilles notes jaunies jonchaient ma table tandis que j'écrivais un livre sur un homme étrange qui, n'ayant réussi ni dans la musique ni dans le journalisme, était devenu un «mnémoniste». Il avait fréquenté des gens célèbres mais jusqu'à la fin de ses jours il resta inadapté en quelque sorte, vivant dans une perpétuelle attente de quelque événement qui lui apportait le bonheur. J'ai beaucoup appris de cet homme et mes amis aussi. C'est donc lui rendre justice que de lui dédier ce livre.

Eté 1965.
A.R LURIA.

Alexander Romanovitch Luria était le plus grand neuropsychologue de notre époque. Scientifique de grand renom, il a réussi à mener une carrière exceptionnelle en Union Soviétique, malgré des obstacles et des dangers constants.
Solomon Veniaminovitch Shereshevsky fut l'objet d'une des études les plus remarquables de Luria. Son cas était unique car non seulement il avait une mémoire prodigieuse – apparemment sans limite – mais en outre, il avait une caractéristique peu connue, la synesthésie. Cela produit des phénomènes extraordinairement riches mais perturbants parce que tous les sens sont sollicités simultanément. Le monde devient un espace étrange dans lequel les couleurs, les sons, les mots, les odeurs, les touchers et les goûts sont inséparables. Solomon Shereshevsky devint un mnémoniste célèbre et se produisit dans des cirques partout en Russie .

Shereshevsky mourut à la fin des années soixante, Luria en 1977. La pièce prolonge la vie de ces deux hommes d'exception et les fait se rencontrer à nouveau aux Etats-Unis à l'époque actuelle.

Extraits de la Préface d'Oliver Sacks
pour l'ouvrage *l'Homme dont le monde volait en éclats* de A.R.Luria
Edité dans la collection «la couleur des idées ».

La vie extraordinairement productrice **d'Alexandre Romanovitch Luria** (1902- 1977) a embrassé la plus grande partie de ce siècle au cours duquel nos approches du cerveau et de l'esprit ont si profondément changé.

... Il eut très tôt le sentiment que même les fonctions les plus élémentaires du cerveau et de l'esprit ne sont pas purement biologiques, mais sont conditionnées par les expériences, les interactions et les cultures individuelles – que les facultés humaines ne peuvent être étudiées ou comprises isolément, mais doivent toujours être rapportées à des modes de vie et reliées à des influences formatrices.

... Selon Luria, il existait en effet une science «romantique» qui devait être distinguée de la science «classique» :
Les scientifiques romantiques ne veulent ni scinder la réalité en ses constituants élémentaires, ni représenter les événements concrets de la vie au moyen de modèles abstraits qui évacuent les propriétés des phénomènes. Pour ces romantiques, préserver la richesse de la réalité vivante est de la plus haute importance, et ils rêvent donc d'une science qui conserve cette richesse (The Making of a Mind, p.174).

... Cette notion de «science romantique», qui l'avait hanté depuis ses plus jeunes années, ne fut portée à sa plus haute expression que durant les dernières années de sa vie, dans ses deux extraordinaires «romans neurologiques », *Une prodigieuse mémoire* et *l'Homme dont le monde volait en éclats*.

... «J'ai essayé, écrit Luria, de m'inspirer des *Imaginary Portraits* de Walter Pater... sauf que mes portraits à moi n'ont pas été «imaginés».

... Dans *Une prodigieuse mémoire*, l'étude scientifique est sertie dans une histoire qui nous confronte aux aspects les plus singuliers de la condition humaine – le savant et le romancier, ici, ont totalement fusionné.

... Dans *Une prodigieuse mémoire*, Luria propose une analyse éblouissante de l'esprit de Cherechevski, mais il est aussi profondément sensible à sa détresse humaine.

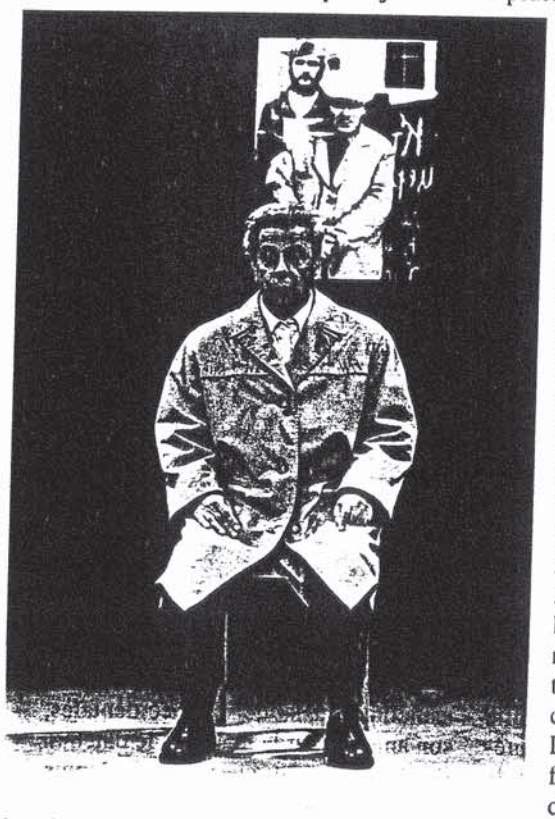
PAGE N°
Hebdomadaire ☎ 01 48 88 48 48
T.M. : 620.000 ex. L.M. : 6.634.000
Mer.15 Avril 1998
Télérama

Chroniques par **Fabienne Pascaud**

Monstrueuse mémoire

Il est des artistes dont le travail s'épure au fil des ans, se réduit apparemment à presque rien. En même temps, leur quête devient plus exigeante, plus centrée sur l'essentiel. Mais qu'est-ce que l'essentiel chez un homme de théâtre ? Chez Peter Brook, sûrement susciter de l'humanité en plus, de la fraternité en plus ; tout en tâchant de décrypter, de spectacle en spectacle, ce qui fait l'infini mystère de l'homme... Pour preuve, sa dernière création, Je suis un phénomène, imaginée à partir du récit d'un neuropsychologue soviétique réputé, Alexandre Luria (1902-1977).

On y découvre, dans le Moscou des années 20, un petit journaliste plutôt ordinaire – Salomon Veniamin Shereshevski –, dont le rédacteur en chef s'exaspère soudain, au beau milieu d'une réunion de rédaction, de voir que jamais il ne note par écrit aucune de ses consignes. Très calmement, Salomon les lui répète alors, ainsi que toutes celles données à ses confrères. Intrigué, inquiété par cette mémoire visiblement exceptionnelle, le rédacteur en chef téléphone à un neuropsychologue, Alexandre Luria, et lui demande d'examiner Salomon. Peu de temps après, il licenciera le journaliste... Le temps que Luria, fasciné, réalise qu'il a devant lui un phénomène. Salomon – qui ne s'est jamais jusqu'alors vraiment rendu compte de son don – peut en effet réciter dans tous les sens imaginables des listes invraisemblables de chiffres, de noms n'ayant aucun rapport entre eux.



Je suis un phénomène : un journaliste ordinaire (Maurice Bénichou) à la mémoire d'éléphant, qui finira dans un cirque.

Sa méthode ? Il accole systématiquement et comme malgré lui une image personnelle, précise, ultra rapide et dotée de couleurs, de sons et d'odeurs, à chaque syllabe, chaque chiffre qu'il lit ou entend. Pour se souvenir, il n'aura plus qu'à dérouler son propre film sonore et odorant. Cette faculté-là, rarissime, s'appelle la synesthésie ; le malheur est qu'elle empêche aussi d'oublier.

Dès qu'Alexandre Luria aura révélé à Salomon les prodiges de sa mémoire, le petit journaliste plutôt ordinaire (incarné par Maurice Bénichou avec une éblouissante simplicité) ne peut plus vivre comme avant. Il se sait autre. On le retrouve dans un cirque en train d'exploiter publiquement ses qualités de « mnémoniste ». Jusqu'à frôler la neurasthénie. Comme il n'oublie rien, tous les exploits que lui réclament les spectateurs encombrent à jamais sa mémoire, qui s'étend et s'exaspère. Salomon cesse bientôt toute activité. Il est devenu trop mélancolique.

S'inspirant de l'ouvrage que Luria a consacré à ce patient hors norme, Peter Brook et Marie-Hélène Estienne ont écrit une histoire belle et simple mais qui n'évite pas quelques raccourcis caricaturaux sur l'idée que l'on peut se faire de l'homme à l'Est et à l'Ouest, chez les communistes et chez les libéraux... Parce qu'il est fasciné par les bizarreries et les merveilles de notre cerveau – il l'a prouvé dans un précédent spectacle, *L'homme qui*, adapté, lui aussi, de l'ouvrage d'un neurologue, Oliver Sacks – parce qu'il cherche inlassablement l'origine, l'explication de tous nos comportements, Peter Brook s'est attaché à Salomon comme à un personnage exemplaire, symbolique. A travers lui, il veut témoigner de nos forces et nos limites, de nos prodiges et de nos failles.

Par souci d'évidence et de clarté, le dispositif scénique est ainsi réduit au minimum : des chaises, une table et quelques écrans vidéo pour essayer de rendre visibles les mécanismes de la synesthésie. Les acteurs évitent ostensiblement les effets, adoptent un jeu dépouillé, comme nu. Pourtant, malgré la simplicité affichée de la représentation, la volonté de Peter Brook de ne pas « faire théâtre » – lui qui a exploré depuis près de cinquante ans les mille et une voies possibles du théâtre –, on sait qu'on y est « malgré tout » avec, face à nous, des acteurs qui jouent. On est venu pour les voir, les aimer, et c'est bien. Pourquoi alors chercher à le nier ?

Et si tout cela n'était, justement, qu'un des plus subtils artifices de metteur en scène ? Le cerveau de Peter Brook, lui non plus, n'est pas sans stratagèmes ●

Je suis un phénomène, d'après *Une prodigieuse mémoire,* d'Alexandre Luria. Ed. du Seuil, 304 p., 139 F. Texte de Marie-Hélène Estienne et Peter Brook, mise en scène de Peter Brook, au Théâtre des Bouffes du Nord, à 20h30, jusqu'au 30 mai. Tél. : 01-46-07-34-50.

Quotidien national ☎ 01 44 35 60 60
T.M. : 122.061 ex. L.M. : 348.000
PAGE N° Ven. 17 Avril 1998
LA CROIX L'ÉVÉNEMENT

Théâtre -

Peter Brook raconte l'homme à la mémoire trop grande

Avec l'histoire de Solomon Veniaminovitch Shereshevsky, le metteur en scène britannique propose un troublant voyage au centre du cerveau

Après *L'Homme qui...*, *Je suis un phénomène*. Quelques mois à peine après avoir repris son spectacle créé il y a deux ans à partir du livre d'Oliver Sacks sur les troubles neuropsychologiques, *L'Homme qui prenait sa femme pour un chapeau (lire La Croix du 7 novembre 1997)*, Peter Brook poursuit son exploration des mystères du cerveau. Mais cette fois, ce n'est plus par le biais d'un ensemble d'observations cliniques. C'est à travers un cas unique : celui de Solomon Veniaminovitch Shereshevsky, l'homme à la mémoire prodigieuse.

Fils d'un père libraire capable de retrouver en un instant n'importe quelle phrase dans n'importe quel livre, et d'une mère qui apprit l'hébreu en un an au point de pouvoir lire sans effort le Talmud, ce journaliste de Moscou s'était fait remarquer dans les années 50 en ne prenant jamais de notes, reprenant par cœur téléphones et informations. Engagé dans un cirque, il y présenta un numéro exceptionnel, reproduisant sans faillir, à l'endroit, à l'envers, des listes de centaines de mots et de chiffres lancés à la volée par les spectateurs...

Entre-temps, un neuropsychologue célèbre, Alexander Romanovitch Luria, s'était intéressé à lui. Multipliant les tests et les examens, il tenta de percer les secrets des mécanismes d'une mémoire fondée sur la transformation des sons en couleurs et en images. Il rapporta le résultat de ces travaux dans des revues scientifiques ainsi que dans un livre : *Une prodigieuse mémoire*. C'est ce récit qui a servi de trame au spectacle.

Le résultat ? Un sidérant voyage sur les terres inconnues du cerveau et de la mémoire, ponctué d'images de courbes et de coupes aussi savamment choisies que distillées sur des écrans vidéo. Mais plus encore, un voyage qui conduit au cœur de l'homme pris dans le trouble de l'anormalité où bascule la réalité et vacille la raison alors que les thèmes se bousculent, les questions se multiplient : comment vivre sans oubli ? Comment ne pas s'asphyxier sous le poids toujours croissant des informations qu'on ne peut plus sélectionner ? Comment rester soi quand on n'est qu'images, souvenirs, incapable, à l'instar du comédien, de se défaire des paroles imprimées un instant dans le cerveau ? Comment être, en n'étant pas comme les autres ?

Dans un décor très simple constitué de quelques chaises et d'une table, ce qui aurait pu n'être qu'une histoire de science se transforme en celle d'un individu qui se raconte, avec sa peur, sa détresse, ses vertiges, son besoin d'attention. On découvre l'amitié qui le lie au seul homme qui a cherché à le comprendre et à l'aider à se comprendre — le professeur Luria. Kafka n'est pas loin. Le Rimbaud de *Voyelles* non plus, alors que dans la concordance très belle des images projetées et des phrases prononcées, les mots prennent des couleurs et des formes fantasques — qu'elles soient nées de l'évocation d'un parcours à travers la maison natale et les paysages d'enfance retrouvés ou dans les vers récités de *La Divine Comédie*.

Avec l'évidence toute bête — et bouleversante — des petites gens qui n'en attendaient pas tant du destin, Maurice Bénichou est l'interprète prodigieux de l'homme à la mémoire prodigieuse. En face, Bruce Meyers est le professeur Luria, scientifique « romantique », attentif, affectueux. Tous deux évoquent des musiciens en accord parfait sur une partition fragile. Geneviève Mnich, Natacha Baratrat, Pierre Bénichou et, surtout, Bakary Sangaré, leur donnent la réplique.

Didier MÉREUZE

MARC ENGUERAND

Maurice Bénichou (à droite) est l'interprète prodigieux de l'homme à la mémoire prodigieuse.

Peter Brook

Né à Londres en 1925, c'est le plus français des metteurs en scène anglais. Installé à Paris depuis 1968 à l'enseigne du Centre international de recherches théâtrales, il travaille entouré de comédiens venus de tous pays et de toutes langues, poursuivant une aventure théâtrale qui mêle mise en scène de classiques comme Shakespeare avec *Timon d'Athènes* (1974), *Mesure pour mesure* (1978), *La Tempête* (1990)... ou Beckett avec *Oh les beaux jours* (1995), et spectacles écrits le plus souvent avec Jean-Claude Carrière après un travail d'atelier et d'enquête singulier — *Les Iks* (1975), *Le Mahabharata* (1985) ou *L'Homme qui...* (1995). C'est dans la droite ligne de cette dernière création que s'inscrit *Je suis un phénomène...*, écrit, à l'origine, par Peter Brook avec Marie-Hélène Estienne pour en faire un film..., et actuellement présenté, comme il se doit, dans le vieux Théâtre des Bouffes-du-Nord investi par le metteur en scène depuis vingt-quatre ans.

PAGE N°
Hebdo national ☎ 01 42 60 31 36
T.M. : 660.000 ex. L.M. : 2.706.000
Mer. 22 Avril 1998
Le Canard enchaîné

Le Théâtre

Je suis un phénomène

(Vous en êtes un autre)

ON aura vu le lutin Peter Brook, en plus de cinquante années de carrière, aller se colleter avec tout ce qui touche à l'humain et ses limites. Palper le creux néant musicien à travers des Shakespeare rugueux et dépouillés, emplis d'« *espace vide* ». Poursuivre sa route à travers les friches de la cruauté d'Artaud, l'à-peu-près rien vibrant de Beckett, le cri des corps et le cru des voix de Grotowski, le rituel à foison de l'Opéra de Pékin, le silence initié du Mahabharata. C'est dans l'exploration des franges d'un continent englouti en nous – le cerveau – qu'il s'est jeté depuis quelques années.

Cette errance en terres inconnues, avec les seules armes du théâtre, nous avait déjà donné « L'homme qui », inspiré de « L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau », du neurologiste Oliver Sacks, et repris l'an passé. Il s'agissait de cas cliniques perturbants et l'on pouvait se demander s'il était opportun de les exhiber sur une scène tant leur évocation pouvait porter à des relents de voyeurisme. Il n'en va pas de même cette fois. Solomon Veniaminovitch Shereshevsky, le triste héros, n'est pas un malade atteint d'une lésion handicapante : c'est un hypertrophié de la mémoire. Une sorte de monstre. Il suffit de lui présenter des listes ahurissantes de chiffres ou de mots inconnus pour qu'il les restitue à volonté de bas en haut, de droite à gauche, en spirale si on le souhaite. Voilà, dira-t-on, un sujet bien peu *théâtral*.

C'est vrai. Mais la délicatesse, la pudeur, la retenue avec laquelle Brook aborde le sujet : un décor presque nu d'où émergent trois grands récepteurs de télé. L'habileté avec laquelle sont inventées sur les écrans les images mentales de cet individu peu ordinaire, sous forme de lignes, d'images, de figures abstraites. L'émotion qui émane de Maurice Bénichou, petit bonhomme fragile, vulnérable, encombré par ce don inutile qui fait de lui l'équivalent d'une femme à barbe ou de sœurs siamoises.

La charge affective qui se dégage de ses relations avec celui des deux psychiatres qui s'efforce de le comprendre (Bruce Myers, qui interprète le professeur Luria, auteur du livre dont s'est inspiré Brook) : tout concourt à faire de cette représentation – il serait indécent de parler de spectacle – un moment intense. La vie entière de ce brave type, qui n'était pas par ailleurs une lumière, aura été un calvaire. A quoi pouvait lui servir cette chose ? A faire de lui un animal savant qu'on montre dans un cirque – un *mnémoniste* – un pitre dérisoire : le seul emploi que la société sut lui trouver. Situation d'autant plus douloureuse qu'il avait une autre particularité rare : la *synesthésie*. A chaque sollicitation de son cerveau, tous les sens en même temps crachaient des images associées à des mots, des couleurs, des formes, des odeurs désormais inséparables. Et dont il ne parvenait plus à se débarrasser. Comment faire pour se vider de ce trop-plein et retrouver l'oubli ? C'est un tour de magie de nous avoir rendu ce casse-tête palpitant.

Bernard Thomas

● Les Bouffes du Nord. Jusqu'au 30 mai.